

LE PROPAGATEUR

VOL. II.

FEVRIER 1905.

No. 2.

Mgr l'évêque de Pogle. — Chronique. — Devotion à Saint-Joseph. — La méditation quotidienne. — De l'étude. — Un baptême.

Mgr l'évêque élu de Pogle

Le 5 janvier 1897 — il y a déjà huit ans ! — dans la vaste cathédrale de Montréal, au milieu d'une foule d'évêques, de prêtres et de fidèles, se déroulaient les lentes et toujours émouvantes cérémonies des obsèques du regretté Mgr Fabre.

Les cinq absoutes étaient chantées et déjà la procession s'organisait pour conduire les restes mortels de l'archevêque défunt à la crypte des tombeaux.

L'on oubliait, à l'orgue, d'entonner le motet liturgique qui se doit chanter pour la sépulture. D'ordinaire en effet, à Montréal, cette prière ne se chante ou ne se récite qu'au cimetière de la Côte des Neiges. Ce fut la raison sans doute de l'hésitation.

Soudain, du milieu d'un groupe de chanoines et de prêtres, une voix forte et sonore lança au-dessus des bruits de la foule en mouvement l'admirable supplication: "In paradisum deducant te angeli," que jusqu'au paradis les anges de Dieu te conduisent... et le chœur continua !

L'effet me parut magnifique. La voix si harmonieuse et si riche de M. le Chanoine Racicot était d'abord bien propre à émouvoir. Mais il semblait surtout que personne mieux que lui, dans cette cathédrale qui est son œuvre, n'était en droit de pousser le cri du suprême "au revoir" au bon Prélat, à qui il avait toujours été si complètement dévoué, comme il l'a été depuis d'ailleurs au successeur de Mgr Fabre.

* * *

M. le Chanoine Racicot devient aujourd'hui l'évêque auxiliaire de Montréal. Sur la demande de Mgr l'archevêque Bruchési, le Saint-Siège élève Mgr le vicaire général à la dignité épiscopale.

Cette bonne nouvelle est partout accueillie avec la joie la plus sincère.

La parole du *Magnificat* vient aux lèvres sans qu'on la cherche. "Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles." Oui, les événements humains nous le démontrent souvent, Dieu se plaît à humilier les puissants et à *exalter les humbles* !

Dans toutes les hautes fonctions qu'il a successivement occupées, Mgr Racicot n'a jamais connu autre chose que le secret de s'effacer et l'art merveilleux d'être doux et bon sans cesser d'être ferme.

En le choisissant comme son Grand-Vicaire, Mgr Bruchési, le jour même de son sacre, fit au clergé de Montréal une grande joie. En demandant au pape de l'élever aujourd'hui à la dignité épiscopale, le distingué archevêque va de nouveau au-devant des désirs de tous.

La Semaine Religieuse de Montréal disait hier que Mgr Racicot sera évêque auxiliaire *avec une plénitude absolue*. Et elle donnait cette explication, que l'on me permettra de citer :

"De l'évêque—il avait déjà toutes les qualités; elles seront confirmées en lui par la grâce du Saint-Esprit, au jour prochain de sa consécration."

"Auxiliaire—sa charité, son oubli de soi-même lui ont fait non seulement une loi rigoureuse, mais aussi un plaisir intense de l'être dès les premières années de sa carrière sacerdotale. et toujours davantage à mesure que ses supérieurs l'appelaient à des fonctions de confiance plus grande et de responsabilité plus lourde."

On ne saurait mieux dire.

* * *

Je ne puis ici qu'indiquer dans ses grandes lignes la carrière de celui que le Saint-Père honore aujourd'hui de la plénitude du sacerdoce.

Au *Bon Pasteur*, sa direction, comme aumonier ou comme supérieur, a fait jaillir des merveilles d'un sol d'ailleurs fécond.

A la *cathédrale* son zèle, aidé de celui de plusieurs anciens—

celui d'un curé Primeau par exemple!—a triomphé de toutes les difficultés, pour parachever le vaste édifice qui sera dans l'histoire le premier monument Bourget.

A l'*Université Laval*, son administration pacifique et avisée a puissamment consolidé l'œuvre de ce second siège de notre Université nationale, auquel le nom de son prédécesseur, feu M. le Chanoine Proulx, l'intelligent, actif et remuant Vice-Recteur des époques troublées, restera aussi attaché.

A la *commission scolaire* de Montréal enfin, et, dans les choses de l'*administration générale* du diocèse, auxquelles il a été si souvent mêlé, Mgr Racicot s'est toujours dépensé sans compter.

Mais je m'aperçois que je m'égare et que peut-être je dépasse les limites permises à un simple chroniqueur.

Je m'excuse en pensant que je ne fais qu'écrire et *parler tout haut* ce que j'entends dire partout autour de moi, depuis que la bonne nouvelle est venue de Rome.

Sur ce, je m'incline respectueusement sous la main qui demain aura droit de nous bénir solennement et j'offre au nom du Propagateur, les meilleurs vœux de longue et féconde prospérité à Mgr l'évêque élu de Poglià, le futur évêque auxiliaire de Montréal.

En la fête de Saint Ignace, 1er février 1905.

L'abbé ELIE J. AUCLAIR.



CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : Le bienheureux Vianney : une cérémonie de béatification. — Patron des curés de France. — Un mot charmant de Pie X. — Choses de France : Un Président royaliste ; Doumer Président ; Bienaimé successeur de Syveton ; l'incident du général Peigné ; chute de Combes ; Cabinet Rouvier. — Le cardinal Langéaux, — Deux nouveaux livres. — Le péril jaune. La leçon Tolstol. — Au Canada. — Les canadiens à Rome. — Sujets intéressants. — M. George Parent à Ottawa, leçon de tolérance. — Un article indiqué. — Nos disparus ; M. Charles Thibault, le Rév. Frère Démarchais ; les abbés Leclerc et Audet.

Le 8 janvier 1905, dans la basilique de Saint-Pierre, à Rome, en présence de Sa Sainteté Pie X, d'un grand nombre de Cardinaux et d'Evêques — parmi lesquels je note NN. SS. Bruchési, La-Rocque et Bruneault, — d'une foule considérable de prêtres et de fidèles, accourus de toutes les parties du monde et surtout de la France, ont eu lieu, avec toute la majesté et l'éclat accoutumés, les cérémonies de la Béatification de M. Vianney, le *saint curé d'Ars*.

J'ai assisté jadis à une cérémonie de béatification. C'est grandiose absolument ! Vous souvient-il du texte de saint Luc relatif au jugement dernier ? "Et alors, prophétise l'écrivain sacré, on verra le fils de l'homme venir sur une nuée plein de puissance et de majesté !"

La béatification, qui est comme une première canonisation, est un jugement de l'Eglise que le ciel sans doute ratifie là-haut et que le fils de l'homme ratifiera au grand jour des solennelles rétributions. Les cérémonies qui l'accompagnent ont quelque chose, il me semble de *la puissance et de la majesté*, dont parle Saint-Luc.

Après l'évangile, le diacre d'honneur, désigné pour cette fonction, lit en chaire, l'acte solennel qui déclare que tel vénérable serviteur de Dieu mérite d'être placé par l'Eglise au rang des Bienheureux, puis, au moment où le célébrant entonne le chant du credo, une toile tombe en arrière du maître autel, laissant apercevoir un tableau caché jusque là qui représente l'apothéose du nouveau Bienheureux. C'est un admirable et émouvant symbole de la future parole suprême : *Venez les bénis de mon père*.

* * *

Pie X s'est déclaré heureux, à plusieurs reprises, d'avoir pu accorder les honneurs des autels au "*saint curé d'Ars*."

Plusieurs journaux ont annoncé que Sa Sainteté avait nommé le Bienheureux Vianney patron de tous les curés du monde. Je ne crois pas que la chose soit exacte. D'après une note de l'*Univers* (8 janvier), c'est aux seuls curés de France, et cela à la demande du Cardinal Couillé, de Lyon, que le Saint-Père a donné le nouveau Bienheureux comme patron.

D'ordinaire en effet le culte dû aux Bienheureux ne s'étend pas comme celui des Saints à tout le monde catholique, mais à telle province, à tel pays, à telle race.

Quoiqu'il en soit, nos confrères, les curés canadiens-français ont un droit spécial, il me semble, à se réclamer du patronage du "saint curé," que notre pays connaît et vénère depuis si longtemps.

Je serai bien surpris si le culte du Bienheureux Vianney ne s'étend pas bientôt au Canada, au moins à la vieille province de Québec.

* * *

On raconte un mot charmant de Pie X, lors d'une audience accordée, à l'occasion de cette béatification du "saint curé d'Ars," à MM. les curés de Paris. Il venait d'exprimer son désir de canoniser bientôt le nouveau Bienheureux et de le donner comme patron à tous les curés du monde. Ayant à faire une application de ce modèle des prêtres séculiers attachés à la desserte d'une cure, le pape, qui lui aussi est un ancien curé, dit comme ça, aimablement : "nous autres curés..." On pense bien que le mot a été saisi au vol et répété! Tous les curés de France le connaissent sans doute à l'heure actuelle.

* * *

D'ailleurs, le Saint Père s'applique à redire souvent que malgré tout il ne désespère pas de la France.

C'est une consolation dont on a grand besoin, au pays de la Vénérable Jeanne d'Arc et du Bienheureux curé d'Ars.

Combes a eu beau se cramponner, il a eu beau jeter du *lest* en sacrifiant son ministre de la guerre, le général André, il a fini par lâcher prise.

Je n'entreprendrai pas de raconter par le menu comment les choses se sont passées. Mais voici les grandes lignes.

Au commencement de janvier, la Chambre s'est réunie sous de curieuses auspices. Coïncidence ironique en effet, le président d'âge, à qui il appartient de diriger les débats en attendant l'élection du *président* véritable, se trouvait être M. Bourgeois, un député catholique et royaliste assez peu connu de la royaliste et catholique Vendée. L'original Beaudry d'Asson, un autre député

vendéen plus connu que le pacifique Bourgeois, s'est hâté d'aller porter un bouquet à son ami et de l'embrasser en criant: "Vive le roi!"

Mais le roi n'a pas paru! Et la bataille a commencé pour l'élection à la Présidence de la Chambre. M. Doumer a été élu contre M. Brisson par 265 contre 240. C'était un échec pour le cabinet Combes.

Entre temps, les électeurs donnaient un successeur à ce pauvre Syveton, dont le suicide ou l'assassinat reste mystérieux comme toutes les roueries de la haute maçonnerie. C'est l'amiral Bienaimé, l'une des victimes du ministre combiste de la marine, M. Pelletan, qui a été l'élu. Second échec pour le cabinet Combes.

Enfin, un incident de la fameuse campagne contre les *délateurs* et les *mouchards* a précipité la crise. L'on a interpellé les ministres pour savoir ce qu'ils allaient faire du général Peigné, l'ancien aide-de-camp du général Boulanger et le commandant du 9° corps, convaincu d'avoir systématiquement dénoncé ses camarades à la fureur des purs du ministère Combes-André? La séance a été orageuse. On a dit les pires vérités au *père de la délation*, M. Combes. Une fois de plus le ministère n'a dû qu'aux voix des ministres de n'être pas en minorité.

Sur ce, M. Combes et ses amis ont cru qu'il valait mieux s'en aller.

M. Rouvier, le ministre des Finances, a été chargé de former un nouveau cabinet. Il a réussi. MM. Delcassé et Chaumié sont avec M. Rouvier, les seuls de l'ancien cabinet qui font partie du nouveau.

Ce ministère sera un peu moins brutal que l'autre; mais il s'appuiera toujours sur les *gauches* et la guerre va continuer en sourdine.

* * *

Le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, vient de mourir. C'est une grande figure d'évêque qui disparaît. On l'appelait volontiers le cardinal des ouvriers comme on disait du regretté Léon XIII qu'il était le pape des ouvriers.

L'abbé Georges Bertrin et l'abbé Félix Klein, deux professeurs de l'Institut Catholique de Paris, ont publié récemment chacun un volume, dont l'opinion s'est émue.

L'histoire critique des événements de Lourdes, de l'abbé Bertrin, vient bien à son heure, en cette fin d'année jubilaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Nul n'ignore que *Lourdes* a été comme la réponse du ciel à la proclamation de Pie IX. L'abbé Bertrin a justement l'autorité du savant et l'élégance du lettré qui assurent le vrai succès à ces œuvres de délicate apologétique.

Au pays de la vie intense, de l'abbé Klein, ne manque pas non plus d'opportunité. Je ne jurerais pas que l'abbé Klein a eu le loisir de tout approfondir ce qu'il a vu en Amérique, lors de son voyage d'il y a deux ans. Mais un ancien élève de l'école des Carmes a le droit d'affirmer que M. l'abbé Klein, comme M. l'abbé Bertrin, est homme à faire, en taillant dans le vif des événements contemporains, une bonne et saine apologétique.

Je considère comme un devoir d'honneur de signaler tout spécialement à mes confrères canadiens ces deux livres de mes anciens professeurs.

* * *

Vais-je parler du péril *jaune*? C'est à mon avis une grosse question pour l'avenir. Ce n'est pas, je pense, que nous ayons à craindre quelque invasion des *jaunes* sur nos continents. Mais les intérêts européens sont fort compromis en Asie! Certain document fameux, publié par l'*Echo de Paris* en janvier, attribue aux Japonais des ambitions de suprématie en Orient qui pourraient bien n'être pas du goût des soit-disants civilisés!

On dit là-bas: *l'Asie aux Asiatiques*, comme on disait naguère *l'Amérique aux Américains*. Moi, qui ne suis pas un homme d'Etat, je trouve que cette formule a du bon sens tout plein; mais les économistes s'alarment et l'on dit qu'il pourrait surgir de ce conflit des événements à côté desquels ceux de la guerre russo-japonaise pâliraient. Et pourtant ces derniers ne sont pas brillants pour l'honneur de l'humanité. Quelles hécatombes!

* * *

Pauvre Russie. Colosse aux pieds de bronze ou aux pieds d'argile? Je ne sais. Mais voilà que le sang coule à St Petersbourg et à Moscou comme à Port Arthur.

Le célèbre Tolstoï à propos des récents soulèvements a dit ces paroles profondes: "Il n'existe qu'un seul moyen d'améliorer la

situation des peuples : c'est de chercher à perfectionner moralement l'individu. Lorsque chacun de nous aura pour idéal la perfection morale, lorsque nous saurons respecter les autres et haïr la violence, ce jour-là la cruauté et l'injustice auront disparu."

Le vieux romancier a raison. Ce qu'il dit là est essentiellement chrétien.

* * *

Le 5 janvier, Nos Seigneurs les évêques canadiens présents à Rome, M. Lecoq, supérieur des Sulpiciens à Montréal, et M. le supérieur ainsi que tous les élèves du Collège Canadien à Rome avaient la joie d'être reçus en audience particulière auprès du pape Pie X. M. Lecoq a donné lecture d'une superbe adresse en latin, et le Saint Père a répondu en rendant de délicats hommages aux évêques, au clergé et au peuple de notre pays.

Ca été, nous disent les dépêches, une véritable fête de consolations spirituelles pour nos compatriotes.

Dans une autre circonstance, Pie X a exprimé à Mgr LaRocque, évêque de Sherbrooke, qu'il avait éprouvé un grand bonheur en prenant connaissance de la lettre sympathique de notre évêque cardinal de Paris, à propos de la triste situation religieuse en France.

Du reste, Nos évêques se plaisent à parler dans leurs lettres de la bonté du Pape et de la délicatesse affable du cardinal Secrétaire d'Etat, Mgr Merry del Val.

Ce sont là des joies bien douces à notre foi et à notre orgueil national.

* * *

Je voulais signaler encore l'adresse des zouaves canadiens au *second Pie IX* qu'est le Pape Pie X (11 nov. 1904); la magnifique conférence du Juge Routhier sur Crémazie au Monument National à Montréal (15 janvier 1905); les belles paroles, toutes vibrantes de loyauté et de ferme franchise de M. le Chanoine Dauth, le vice-recteur de Laval à Montréal, à Son Excellence Lord Grey, notre nouveau gouverneur-général (26 janvier 1905); comme aussi la réponse si digne et si flatteuse pour notre race canadienne-française de Son Excellence!

Mais le moyen de condenser ces bonnes nouvelles dans un cadre trop restreint!

* * *

J'ai retenu une phrase du très joli et courageux discours qu'a fait aux *Communes* d'Ottawa, le jeune député de Montmorency, M. Georges Parent, sur le discours du trône. Il me semble qu'elle mérite d'être conservée à cause de l'importance du sujet qu'elle touche et du théâtre où elle a été prononcée. Je lui laisse son parfum de jeunesse.

"M. l'Orateur, disait le jeune député, quand l'Ouest canadien aura son autonomie, cette autonomie si chère à cause de sa ressemblance avec la liberté, quand la majorité y conduira seule les destinées de tous les habitants, j'espère qu'elle tournera parfois ses regards vers la province dont je suis ici l'un des modestes représentants et qui a fourni à ces contrées lointaines tant de missionnaires, qu'elle saura voir les exemples de tolérance et de bonne entente que nos gouvernants donnent envers la minorité, et que les brises, venues de nos montagnes, pour caresser les champs de blé des plaines d'Assiniboine et d'Alberta, n'aurent pas perdu en route leurs parfums de cordialité et de magnanimité."

* * *

J'avais formé le dessein d'analyser aussi un article très bien fait et fort juste sur les devoirs de la *Bonne Presse*, écrit par le P. Théo. Hudon, S.J., dans la livraison de janvier 1905 du *Messenger Canadien du Sacré-Cœur de Jésus*.

Mais il faut m'arrêter.

* * *

Non pas pourtant sans avoir salué quelques-uns de nos disparus.

Je n'ai pas l'habitude de sortir des rangs du clergé. Je fais une exception et m'arrête devant la tombe de M. Charles Thibault.

Il était presque du clergé. Il connaissait dans chaque paroisse le chemin de l'église et du presbytère. Il aimait le prêtre et la vie du prêtre. Sa foi était très vive. Il disait en souriant qu'il avait perdu sa vocation ?

Ce que je crois, c'est que, ballotté pourtant par des flots bien divers, la barque du populaire tribun a tiré plus d'une bordée pour la cause de Dieu et celle de la foi et qu'enfin elle est arrivée à bon port. L'histoire de ses derniers moments est émouvante comme

sa vie. Blessé à mort dans un accident de chemin de fer, à la surprise de beaucoup, il a repris connaissance *tout juste* le temps nécessaire pour se confesser à son ami, le curé de Sutton,, M. l'abbé Brassard, qui me l'a raconté à moi-même.

M. Charles Thibault citait souvent l'Écriture Sainte. Puisse-t-il comprendre déjà, dans la vision de Dieu, le sens du texte de St Paul: *nunc in aenigmate, tunc autem facie ad faciem!*

Le Rév. Frère Démarchais, longtemps Visiteur des maisons des Viateurs, était aussi une figure bien connue du clergé canadien. Il vient de partir pour le grand voyage.

On annonçait encore, au cours du mois, la mort de M. l'abbé J. E. Leclerc, curé de Saint-François de l'Île d'Orléans, à l'âge de 60 ans, et celle de M. le Chanoine P. Audet, curé de Saint-Fabien de Rimouski, à l'âge d'environ 70 ans.

Requiem æternam dona eis Domine!

3 février 1905.

L'ABBÉ ELIE-J. AUCLAIR.

Lorsque le P. Hermann parut à Ars pour la première fois, on voulait le faire prêcher. Le bon Curé lui offrit de catéchiser la foule à sa place. Le R. Père se garda bien d'accepter : Il consentit seulement, c'était déjà beaucoup pour son humilité, à dire quelques mots après que le serviteur de Dieu aurait parlé. M. Vianney fit son instruction comme à l'ordinaire, et la termina ainsi : " Mes enfants, il y avait une fois un bon saint qui aurait bien voulu entendre chanter la sainte Vierge. Notre-Seigneur, qui prend plaisir à faire la volonté de ceux qui l'aiment, daigna lui accorder cette faveur. Il vit alors une belle dame qui se mit à chanter devant lui. Il n'avait jamais entendu une si douce voix. Il était dans le ravissement, et il s'écria : C'est assez ! c'est assez ! Si vous continuez je vais mourir ! " La belle dame lui dit : " Ne te presse pas d'admirer mon chant, car ce que tu as entendu n'est rien auprès de ce qui te reste à entendre. Je ne suis que la vierge Catherine, et tu vas entendre la Mère de Dieu... " En effet, la sainte Vierge chanta à son tour. Et ce chant était si beau, si beau, que le saint s'évanouit et tomba mort de plaisir... noyé dans le baume de l'amour !. . . . Eh bien mes enfants, ce sera la même chose aujourd'hui. . . . Vous venez d'entendre sainte Catherine ; vous allez entendre la sainte Vierge.

(*Esprit du saint curé d'Ars*, page 263).

Dévotion à Saint Joseph

Raisons de cette Dévotion.

En autorisant l'institution d'un mois consacré à saint-Joseph, l'Eglise a voulu se donner un protecteur qui lui vint en aide au milieu de ses épreuves : hélas ! la charité de plusieurs se refroidit ; la foi elle-même périçlîte dans bien des âmes ; il faut des moyens nouveaux réservés dans les trésors de la divine Providence, pour réveiller le zèle, la foi et la piété. Les besoins de l'Eglise sont devenus plus pressants depuis les attaques des hérésies modernes et de la philosophie rationaliste ; ils semblent augmenter avec les périls que court à notre époque la société elle-même. Dieu montre des desseins de protection sur son Eglise et sur ses enfants, et il ranime leur confiance en les portant à invoquer Saint Joseph. "Lorsque les amis manquent sur la terre, disait M. Emery, vénérable supérieur de Saint-Sulpice, il faut s'en faire dans le ciel."

C'est donc un protecteur que l'Eglise a voulu se donner, c'est aussi un modèle qu'elle offre à ses enfants. Et quel modèle répond mieux aux besoins de notre époque ? Le monde est envahi par l'esprit de l'indépendance et d'une liberté sans frein ; l'Eglise lui présente un homme soumis sans murmures aux volontés du ciel, un homme obéissant sans réplique, sans observation, sans retard et à la lettre aux ordres de la Providence, un homme se reposant de toutes ses sollicitudes sur cette même Providence.

Le monde est dominé par l'amour des biens terrestres ; elle lui offre le serviteur de la crèche, l'homme dénué de ces richesses objets de tant de convoitises, l'homme en proie à des privations de toutes sortes et les acceptant avec paix, sérénité, contentement, sans exprimer même le désir d'une condition meilleure.

Le monde est avide de repos, adonné à une vie frivole : l'Eglise lui oppose l'homme ouvrier demandant au travail de ses mains la subsistance de chaque jour, se soumettant aux labeurs comme à un joug providentiel, comme à un ordre divinement établi.

Le monde est épris du désir de s'élever, d'accroître des positions : l'Eglise lui présente le descendant de David tombé des grandeurs au dernier rang social, et ne se préoccupant pas de sortir de son obscurité, de recouvrer le trône de ses ancêtres, alors

que leur nom était dans toutes les bouches, alors qu'il eut suffi de se produire pour se faire un parti, comme tant d'autres le firent en ces jours où la Judée était lasse du joug de l'étranger.

Le monde est enflé de sa science et fier avant tout de ses lumières : l'Eglise lui donne pour modèle l'homme dont la foi a embrassé sans arrière pensée, sur la parole de Dieu seul, les plus profonds mystères de notre religion ; le premier adorateur, après Marie, du Dieu fait homme ; le premier témoin de ses infirmités ; l'homme dont la foi n'a jamais connu le doute, dont l'esprit n'a point chancelé, dont le cœur s'est reposé sur la parole de Dieu comme sur une base inébranlable.

Le monde est accoutumé à juger par l'extérieur : l'Eglise lui offre, comme objet de ses hommages, comme un trésor de haute sainteté et de sublime mérite, l'homme inaperçu, appliqué à accomplir, sous le regard de Dieu, une série d'actes en apparence communs ; et, d'accord avec l'esprit de Dieu, elle lui donne le nom de juste, et, afin de montrer quel cas elle fait de ses vertus, elle proclame son nom grand entre tous les noms de ses saints ; elle s'efforce d'accroître la confiance de ses enfants en ce saint patriarce.

Grand saint Joseph, digne entre tous les bienheureux d'être vénéré, aimé et invoqué, en présence de Jésus qui vous a choisi pour père adoptif et de Marie qui vous a accepté pour époux, je me prosterne aujourd'hui humblement à vos pieds ; je vous offre les prémices de ce mois spécialement consacré à votre culte.

L'ABBÉ LARFEUIL.

(Le Quart-d'heure pour saint Joseph.)



QUAND ON DEVIENT PRÊTRE! — Ne me parlez pas de ma vie d'autre fois. Autre est l'enfant qui s'amuse à des jouets, autre est l'homme qui commence le sillon sérieux de la vie. Autant j'étais enfant, léger, frivole, autant je demande à Jésus la grâce d'une gravité douce et aimable qui laisse toujours voir le Christ sans s'effrayer.

Le Christ, oui ! Celui qui a revêtu les ordres sacrés a revêtu le Christ. Malheur à lui s'il le rend invisible en soi par ses misères ! Qu'il n'en soit pas ainsi de moi, que tout homme en me voyant le reconnaisse !

PERREYVE, MEDIT. SACERD.

La Méditation Quotidienne

INDICATIONS PRATIQUES.

Comment nous définir notre méditation de chaque jour ? Quel manuel ou formulaire choisir pour la bien faire et comment nous en servir ? telles sont les questions auxquelles répond le présent document.

Nous n'avons pas l'intention d'être complet. Il faudrait être trop long. Nous nous contenterons de suggérer, sur les points signalés, quelques idées élémentaires, mais qui pourtant paraîtront neuves à plusieurs, quelques procédés aussi faciles que féconds, mais pourtant peu remarquables et peu en usage.

Nous ajoutons : Ce n'est nullement une méthode que nous enseignons ou préconisons ; nous ne sommes que d'humbles disciples et pas du tout des maîtres ; il ne s'agit que d'indications qu'il est libre à chacun d'apprécier en sens divers, et dont chacun fera l'usage qu'il croira meilleur.

Qu'est-ce que méditer ? Méditer, c'est prier. Ce n'est pas seulement lire, réfléchir, raisonner ; c'est prier. Quand vous allez méditer, vous allez prier. Gravez profondément cette idée très simple dans votre esprit.

Vous allez prier, c'est-à-dire offrir à Dieu vos hommages et lui demander les secours dont vous avez besoin. Voilà, d'après nos catéchismes, toute la définition de la prière. Et voilà tout l'exercice de la méditation. Méditer et prier, c'est tout un.

Hommages à offrir, demandes à formuler, voilà donc tout le travail à faire. Ce point de vue suffit : développons-le.

1. — Hommages à offrir.

Hommages à la très sainte Trinité, à Notre-Seigneur, à la sainte Vierge, aux anges, aux saints, en qui rayonne l'excellence divine... Hommage de foi, d'espérance, d'amour, d'humilité, de piété, de confiance, de reconnaissance, de repentir, etc.

Vous dites : "Je ne peux pas méditer." C'est comme si vous disiez : Je ne peux pas croire ; je ne peux pas aimer ; je ne peux pas m'humilier, me repentir, me confier, etc... A un travail de ce genre le cœur suffit, quoi qu'il en soit des aptitudes ou des inaptitudes intellectuelles.

Mais il vous faut un *formulaire d'hommages*. Et entre tous les formulaires, le meilleur, l'incomparable, c'est l'*Évangile*.

L'Évangile, voilà, surtout entre les mains du prêtre, le Manuel de méditation par excellence.

Qu'y trouvez-vous en effet à chaque page? Vous y trouvez la matière des hommages à offrir dans votre méditation. Hommages des disciples à Notre-Seigneur; hommages de Notre-Seigneur à son Père céleste, les pages de l'Évangile en sont pleines. Apprenez donc à faire revivre ces hommages, et à votre tour offrez-les à votre Sauveur ou à Celui qui vous l'envoie. Le trésor est inépuisable, et le travail est facile.

Bien des fois peut-être vous avez dit: "Je ne sais pas raisonner sur un sujet"; et, à cause de cela, vous vous croyez incapable de méditer, ou vous vous dégoûtez de la méditation. Ne raisonnez donc pas, si le raisonnement vous fait obstacle. La méditation n'est pas nécessairement un raisonnement. Faites mieux: *offrez*.

"Que puis-je offrir? objectez-vous. Je ne trouve en moi qu'indigence et ténèbres; mon esprit est distrait, mon cœur est froid, mon âme est aride."

Eh bien! prenez votre Évangile, allez droit à cette page que vous vous êtes désignée hier soir comme matière de votre méditation d'aujourd'hui; cherchez-y l'or et l'encens des autres: là foi de l'incurable, le désintéressement de Jean-Baptiste, le repentir de Pierre, la générosité de Zachée, l'humilité de la Chananéenne, etc.Appropriiez-vous tous ces trésors. L'Évangile avec toutes ses richesses d'hommages est à vous. Puisez à pleines mains et offrez.

Il vous semble peut-être qu'un travail de ce genre n'est ni assez pratique, ni assez personnel. Gardez-vous de le croire. Ce que vous offrez vous reviendra. En vous occupant de Dieu, vous profiterez personnellement. De Dieu vous reviendrez à vous sans effort, et vous constaterez vite que le procédé indiqué est excellent pour cultiver votre âme.

Votre âme en effet est un sol fertile dont Dieu vous a confié la culture. Développer sur ce sol les vertus du vrai disciple, voilà une matière essentielle de votre travail, dans la méditation. Or, pour réussir dans cette culture surnaturelle, il vous faut deux choses: vous procurer des semences de bon aloi et apprendre l'art de les faire croître et mûrir.

Où donc irez-vous chercher ces semences du progrès, sinon sur le sol évangélique? Nulle part vous ne les trouverez de meilleure qualité. Allez moissonner sur ce sol pour ensemen- cer le

vôtre. Vous y cherchiez la matière de vos hommages à offrir à Dieu; mais en les offrant, ne vous êtes-vous pas senti attiré au bien? Rien n'est plus beau rien n'est plus saintement contagieux que la foi du centurion, la reconnaissance du lépreux guéri, la générosité des saintes femmes, la charité du bon Samaritain, etc.... A voir les vertus se produire dans ces rencontres évangéliques, tout ce qui est capable de vie en nous, s'agite et cherche à venir au jour. On se sent presque irrésistiblement mis en demeure de s'exercer soi-même sur de si beaux modèles. La foi appelle la foi; la charité, la charité, et ainsi de toutes les vertus. La terre s'ensemence d'elle-même, et la semence ne demande qu'à lever.

Que faire? Comment obtenir le développement des semences évangéliques sur votre propre sol? Par un exercice d'amour dont votre cœur vous suggérera le procédé. L'amour n'a-t-il pas le secret de la fécondité?

1. *Amour de complaisance.*—Apprenez à vous complaire dans chaque détail que vous méditez, de quoi que ce soit qu'il s'agisse autour de Jésus, ou quoi que ce soit qu'il fasse lui-même: enseignement qu'il donne, miracle qu'il accomplit, prière qu'il exauce, etc.

Vous y complaire, c'est vous en réjouir comme d'un événement heureux qui vous concerne personnellement, c'est goûter comme un bien propre, le bien d'un ami. Le cœur, ainsi captivé, a déjà développé la semence. Il se dilate dans l'allégresse, et l'âme s'engage au chemin du progrès.

2. *Amour de bienveillance.*—Voici les fleurs. Fleurs de désirs nées de la complaisance. Le cœur humain est ainsi fait. Où il se complait, les désirs affluent. En vous complaisant dans ce que vous méditez, vous n'êtes pas loin d'en souhaiter la reproduction pour la gloire de votre Maître. Cette parole, dite par lui à un auditoire restreint, sur un sol circonscrit, ne désirez-vous pas qu'elle soit entendue au loin et par le grand nombre? Vous vous réjouissez de lui voir rendre tel hommage de foi, d'amour, de reconnaissance, etc.; ne désirez-vous pas que ce même hommage lui soit rendu par beaucoup d'autres et sur d'autres terres? Ne vous sentez-vous pas excité à prolonger aussi loin que possible les rayons de cette gloire dont vous contemplez les merveilles? Livrez-vous donc aux désirs de votre cœur. C'est bien à votre progrès personnel que vous travaillez. Désirer, c'est déjà donner. Le don de vous-même est en fleur. Encore un moment et le cœur subjuguera la volonté. L'oblation s'achèvera et le fruit sera sur la branche.

3. *Amour de préférence.*—Voici le fruit. Ce fruit est une décision libre et ferme de volonté, dans le sens de la réforme personnelle et du progrès. Ici le travail s'achève. Sur ces rivages où tout à l'heure vous portaient vos désirs, où vous souhaitiez à votre Maître de nouveaux adorateurs et des sujets en foule, vous vous êtes rencontré vous-même; et ce que vous venez de lui désirer de gloire, il faut le lui procurer de votre propre fond. Il faut que vous preniez pour loi de votre vie, ce dont votre cœur vient de se délecter. Ce champ de gloire que vous élargissez jusqu'aux confins de la terre et du ciel, circonscrivez-le maintenant sur votre propre sol. Vous voilà sur la vraie terre de l'Incarnation où votre Maître a formé le projet de régner aujourd'hui, et où il vous faut aujourd'hui même, lui décerner les honneurs du triomphe et célébrer son avènement. A votre amour de lui dresser un trône, et à votre volonté de s'incliner sous son sceptre!

Sera-ce difficile? non. Parce que le cœur est déjà gagné, et là où le cœur précède, la volonté suit sans tarder. Elle hésitait tout à l'heure, cette volonté pusillanime, à la pensée des luttes de la réforme et du progrès, mais la vérité vient de l'affranchir; le milieu a changé, l'amour l'enhardit; elle est prête.

Elle va décréter que cette vertu, dont vous avez mesuré l'essor sur le vol évangélique, est obligatoire pour vous, que cette parole divine adressée à un auditoire étranger, est à accepter par vous dans toute sa plénitude; que ce conseil donné à d'autres, il vous faut le suivre.

Vous voilà du même coup replacé sous le domaine de Dieu et reconquis à son autorité. C'est bien le fruit, car l'œuvre de Dieu est à maturité. Le tout de son œuvre, comme de sa gloire, ne consiste-t-il pas à voir sa créature déférer librement à ses droits souverains et à se sentir le préféré des êtres dont il est le législateur et le père?

C'est donc bien pour vous que vous avez travaillé en vous occupant de Dieu.

2. — Demandes à formuler.

Quand vous allez méditer, vous aller prier, avons-nous dit. Or la prière est une demande comme elle est un hommage. Il faut apprendre à recourir à Dieu, non seulement par la prière vocale, mais aussi par l'oraison mentale ou méditation. Ainsi ont fait les saints, ainsi devez-vous faire.

Ce qu'il vous faut, ici comme plus haut, c'est un *formulaire*, et le formulaire par excellence, pour les demandes comme pour les hommages, c'est l'*Évangile*.

Reprenez votre Évangile à la page que vous avez choisie pour sujet de méditation. Quelles ressources vous offre cette page pour vous faciliter ce recours à Dieu et vous en assurer le succès ?

1. Cette page vous offre un terrain de rencontre avec votre Sauveur, avec Celui qui a dit: *Si quid petieritis me... hoc faciam* (Jo., 14, 14). Et en effet le Sauveur n'est-il pas, d'une certaine manière, présent sous la lettre des récits évangéliques ? L'Évangile n'est-il pas comme un tableau de présence réelle, d'où rayonnent la parole et les œuvres du verbe incarné ? Au chevet du tombeau de Lazare, sur les sentiers du Thabor, dans les bourgades galiléennes, partout où les récits évangéliques vous introduisent, tenez pour certain que le fils de Dieu ne cesse pas de parler, d'agir, de s'intéresser à vous. Pour ne l'y trouver que par la foi, il n'en est pas moins disposé à vous accueillir et à écouter vos requêtes.

Faites-vous de cette rencontre d'oraison l'idée d'un pieux pèlerinage quotidien de Terre sainte. Au fond de quelque solitude de ce territoire sacré, votre Sauveur vous appelle et vous attend. A vous d'accourir. Et vous voilà en tête-à-tête avec lui. Première condition pour demander et pour obtenir.

2. En même temps que cette page vous offre un terrain de rencontre avec le fils de Dieu, votre Sauveur, elle vous suggère la méthode à suivre pour vous assurer le succès de vos requêtes. Rencontrer le Sauveur ne suffit pas, il faut se faire écouter favorablement. Il faut se faire agréer devant lui et lui rendre agréable la demande que vous lui formulez. Et voici dans cette page tout ce qu'il vous faut pour réussir.

Notez que les pages de l'Évangile sont des pages toujours vivantes. Les hommages que Jésus y reçoit, les faits qui s'y développent, les vertus qui s'y pratiquent, les paroles qui s'y disent n'ont point perdu leur influence sur le cœur du fils de Dieu. La foi de la Chananéenne, le repentir de Pierre, le courage apostolique de Jean Baptiste, la piété de Madeleine, etc. gardant à perpétuité, pour vos heures de misère, une vertu toute divine, une richesse d'intercession dont il ne tient qu'à vous de goûter le bienfait. Servez-vous ; faites vous agréer par ce moyen ; remettez pieusement sous le regard de Jésus ces mérites de haut prix, et au nom de la gloire qu'ils lui valurent, demandez, insistez, suppliez, faites triompher votre cause.

Allez plus loin. Fouillez davantage cette page d'Évangile. Elle vous montre à l'œuvre des disciples dont les démarches ont réussi; elle vous détaille les procédés qu'ils ont employés, les formules dont ils se sont servis; en un mot tout ce qui peut vous être utile, tout ce que vous venez chercher.

Quels procédés emploient-ils ? Procédés de toute confiance. Ils reconnaissent, à n'en pouvoir douter, en celui à qui ils recourent le médiateur donné par Dieu à l'homme. C'est bien vraiment à Dieu qu'ils s'adressent en parlant à Jésus. Ils sentent qu'en se mettant en contact avec l'humanité sainte du Sauveur, ils ont, par le fait même, accès et crédit auprès de la divinité.

Procédés de toute piété. Voyez les s'agenouiller aux pieds de leur Maître, baiser le bord de son vêtement, répandre leurs parfums, confesser leurs impuissances. Tout est de leur part d'une piété exquise. Ils discernent en Jésus la majesté la plus haute, unie à la bonté la plus tendre. Ils le sentent à la fois le meilleur des amis et le plus puissant des médiateurs. Leurs intérêts spirituels et temporels sont en sûreté. Voilà ce que vous décrit so brement et merveilleusement chaque page d'Évangile.' Est-il meilleur leçon ?

De quelles formules se servent-ils ? Nouvelle et excellente leçon. Plus d'une fois, vous vous êtes surpris à dire : " Je ne sais pas m'entretenir avec Notre-Seigneur." Prenez donc ici, dans cette page évangélique, les vraies formules. Les paroles que Jésus a entendues et auxquelles il n'a pas résisté, sont encore là toutes vibrantes. Offrez-lui la joie de les entendre de nouveau, afin que les anciennes merveilles revivent.

Que disent ces heureux suppliants ? *Fils de David, ayez pitié de nous, s'écrient les aveugles.* Et le lépreux : *Si vous voulez, vous pouvez me guérir.* Et la Chananéenne : *Maître, aidez-moi !* Et le centurion : *Je ne suis pas digne.* Et les sœurs de Lazare : *Celui que vous aimez est malade, etc...* Où trouver un plus beau formulaire ? Apprenez donc à vous en servir, et tenez doucement votre Sauveur sous le charme des paroles dont ces pages sont remplies, et qui ont arraché à son cœur tant et de si précieux bienfaits.

Mais ce qui est fondamental, en s'exerçant à la méditation selon ces indications, c'est de vouloir quelque chose et de savoir ce qu'on veut. N'est-ce pas cela qui manque souvent ? Ne nous plaignons pas de ne pas obtenir si nous ne demandons rien, où si nous ne demandons que d'une manière confuse, sans entrain et sans insistance.

Donc, de quelque manière qu'on envisage la méditation, il est clair que, pour le prêtre surtout, l'Évangile en est le Manuel par excellence. Apprenez à vous en servir, et la méditation quotidienne, dont vous trouvez peut-être les efforts si pénibles, les minutes si longues, les résultats si minces, revêtira un aspect tout nouveau. Vous la trouverez pleine d'attraits, vous prendrez volontiers sur votre sommeil, ou sur vos occupations ordinaires, le temps nécessaire pour n'y pas manquer, et elle vous fera le bien que Jésus en personne faisait à ceux qui venaient à sa rencontre, sur la terre de Galilée et de Judée.

Documents de ministère paroissial.



Aimez vos ennemis, dit l'Évangile; faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient. . . , car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains mêmes ne le font-ils pas ! Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les païens mêmes ne le font-ils pas ? — Saint Mathieu, ch. V, pp. 44, 46, 47.

De l'étude

L'étude est un devoir grave pour plusieurs : d'abord pour tous les écoliers et les étudiants qui y sont tenus, par suite de leur condition. S'ils ne s'y appliquaient pas, ils se rendraient coupables à l'égard de leurs parents, qui s'imposent des sacrifices pour les faire instruire ; ils seraient ingrats à l'égard de leurs professeurs, qui cultivent leur intelligence, afin qu'elle produise des fruits ; ils seraient cruels à l'égard d'eux-mêmes, en risquant leur honneur et leur avenir, en se rendant incapables d'exercer plus tard les fonctions auxquelles ils se destinent.

Nous ne dirons rien des vices auxquels sont sujets les étudiants oisifs ; mais il est bon de remarquer que le temps des études bien employé peut préparer un jeune homme aux plus grandes carrières et lui fournir le moyen d'être sérieusement utile à la société, à l'Eglise, à la cause de Dieu, et d'acquérir ainsi de grands mérites pour le ciel.

Vers le milieu du XV^e siècle, on distinguait, parmi les étudiants de l'Université de Louvain, le jeune Adrien Florent, fils d'un tisserand d'Utrecht. Adrien étudiait avec une infatigable persévérance. Quelquefois, les yeux appesantis et le corps épuisé de fatigue, il se voyait forcé de s'interrompre dans ses lectures ; mais l'amour de l'étude ranimait bientôt ses forces. Les merveilleux progrès du jeune Adrien ne tardèrent pas à exciter la jalousie des autres étudiants, surtout celle des plus riches et des moins studieux. Ils découvrirent bientôt que tous les soirs, à la nuit tombante, Adrien quittait furtivement l'Université, qu'il prenait constamment la même direction, et ne rentrait jamais que longtemps après minuit. On avait remarqué aussi qu'il inventait différents prétextes pour empêcher ses condisciples de l'accompagner dans ses excursions.

Un soir, quelques-uns d'entre eux l'épièrent dans l'espoir de le trouver coupable de graves désordres ; il s'aperçut qu'il était suivi, et se déroba facilement à leurs regards. Ils continuèrent de se promener dans la ville, espérant que quelque heureux hasard leur ferait retrouver ses traces. Il était déjà près de minuit. L'idée leur vint de visiter, avant de rentrer, les environs de l'église de Saint-Pierre, non qu'ils crussent devoir l'y trouver, car il s'était dirigé d'un autre côté, mais pour que leur exploration fut complète.

Comme ils arrivaient près de cette église, un des plus beaux et des plus imposants édifices des Pays-Bas, l'un d'eux s'écria tout à coup : " Arrêtez ! ou je tombe étrangement, ou j'aperçois sous le porche une figure humaine qui se tient immobile près d'une lampe." Il s'avance doucement vers l'objet qui excitait sa curiosité. Ses compagnons le suivent. A la faible lueur d'une lampe qui brûlait vers le porche de l'église, ils aperçoivent un homme courbé sur un livre. Son visage, sur lequel tombait un léger reflet de la lampe, était pâle et fatigué. " C'est Adrien ! " s'écrièrent-ils tous. En effet, c'était lui. Se voyant ainsi surpris, il leva la tête, et son front devint couleur de pourpre. Mais il se recueillit bientôt, et s'avança vers ses camarades : " Le mystère est enfin éclairci, dit-il, vous savez tout maintenant ; je suis trop pauvre pour acheter de la chandelle, et, depuis quatre mois, je continue mes études ou ici, ou au coin des rues, partout enfin où je trouve une lampe. — Mais le froid, interrompit un de ses camarades, comment peux-tu le supporter ? il y a de quoi mourir ! " Adrien sourit, et se borna à poser ses mains brûlantes dans celles de son camarade. " Ai-je froid ? lui demanda-t-il. J'ai là en effet ajouta-t-il en plaçant les mains sur son cœur, quelque chose qui défie le froid aussi bien que vos railleries." Personne n'osa le railler. La haine et la jalousie firent place à la plus sincère estime.

On peut lire les détails de sa vie dans les annales de son pays. On verra que, grâce à ses talents, il s'éleva au poste de vice-chancelier dans cette même Université où il était entré pauvre et obscur écolier ; que, plus tard, il fut nommé précepteur de Charles-Quint, et que, grâce à la reconnaissance de son élève, il fut premier ministre en Espagne, et enfin Souverain Pontife sous le nom d'Adrien VI.

Les exemples anciens nous frappent moins que ceux qui sont plus près de nous. Or, voici ce qu'écrivait, en 1854, Garcia Moreno, pendant qu'il étudiait à Paris : " Je travaille seize heures par jour, et si les jours avaient quarante-huit heures, j'en passerais quarante avec mes livres, sans broncher. On raconte qu'il cessa de fumer pour employer au travail le temps qu'il employait à allumer des cigares, et qu'il se rasa la moitié de la tête pour se contraindre à ne pas sortir de son cabinet de travail. Veuillot a dit de lui : " Sur la terre étrangère, seul, inconnu de tous, mais soutenu de sa foi et de son grand cœur, Garcia Moreno s'éleva lui-même pour régner, si telle était la volonté de Dieu. Il apprit ce qu'il devait savoir, afin de gouverner un peuple autrefois chrétien,

mais qui redevenait sauvage. Quand il retourna dans son pays, il savait où se trouvait la vraie gloire, la vraie force et les vrais ouvriers de Dieu." Lorsque, plus tard, en 1861, Garcia Moreno fut élu président de l'Equateur, il était prêt. Pendant les quinze années de son pouvoir, jusqu'à l'infâme assassinat de 1875, il sut relever son pays, rétablir les relations vraies entre l'Eglise et l'Etat, signer un Concordat fameux avec le Saint-Siège, supprimer l'Université de l'Etat, établir l'enseignement sur ses vraies et larges bases, élever de magnifiques collèges qu'il confiait aux Jésuites, construire l'Observatoire international de Quito, acheter les instruments scientifiques, appeler de nombreux élèves, encourager les maîtres, couvrir l'Equateur de routes, enrichir les hôpitaux, multiplier les missions, décupler les recettes de l'Etat et donner l'admirable spectacle d'une nation chrétienne en son plein développement. C'est *au travail*, au travail béni de Dieu, que don Garcia dut sa gloire.

Ce fait nous montre que ce qui manque à notre siècle, pour qu'il produise de grands hommes, ce ne sont pas les génies, mais les études, comme l'écrivait déjà de son temps le poète Claudius Mamert; c'est l'étude qui fait les génies. Quelqu'un demandait à Démosthène comment il était parvenu à exceller dans l'art oratoire, il répondit: "C'est en dépensant plus d'huile que de vin." Saint Thomas, dans son livre de *L'Instruction des princes*, indique aux jeunes gens les dispositions qu'ils doivent apporter pour réussir dans les études: "D'abord, dit-il, il est fort utile pour celui qui veut s'instruire, vive bien. Il se trompe, dit saint Augustin, quiconque pense pouvoir connaître la vérité, tout en vivant mal. Mon fils, dit le Saint-Esprit, *gardez la justice si vous désirez la sagesse et Dieu vous la donnera*. Ceux qui vivent mal, avec leurs mains souillées, repoussent loin d'eux les lumières de la divine sagesse. Tous les vices sont un obstacle à la divine sagesse. Toutes les passions aveuglent. En second lieu, il est fort utile, pour bien apprendre, de faire précéder de la prière la lecture ou l'étude. La sagesse étant un don de Dieu, il ne faut pas tenter de l'acquérir sans la demander par une sorte de violence faite à Dieu par la prière. La prière résout mieux les doutes que toute autre recherche. En troisième lieu, il faut être humble. Or, il appartient à l'humilité de ne pas rougir d'avouer qu'on ne sait pas certaines choses et d'en demander la solution. Il faut même retenir ce que l'on ne comprend pas, afin d'en demander aux autres l'explication; de même, il faut chercher à apprendre partout où l'on peut. De même que ceux qui reçoivent

de tout le monde, deviennent plus riches, ainsi ceux qui apprennent de tout le monde, deviennent plus sages. Quatrièmement, il faut avoir la crainte de Dieu, car cette *crainte est le commencement de la sagesse*, elle écarte le jeune homme du mal et, par conséquent, de l'erreur, de la présomption, de toute intention perverse, de la négligence à mettre en pratique ce que l'on apprend. Il faut éviter d'aller trop rapidement : en étudiant vite, on risque de ne pas pénétrer une sentence cachée; il faut se défier de la curiosité, qui porte à connaître ce qui n'a que peu d'utilité. Pourquoi vous tourmenter sur une question qu'il serait plus sage de dédaigner que de résoudre ? Il faut s'appliquer assidûment à l'étude. Cette application est la mère de toutes les sciences, tandis que la négligence est la marâtre de l'instruction. On a peine à aiguiser le fer, une fois qu'il s'est émoussé et couvert de rouille. Le fer, c'est l'esprit humain; la paresse l'émousse et le couvre de rouille. L'exercice le polit et l'aiguise. Ce n'est pas une moindre vertu de conserver ce que l'on a appris que de l'acquérir. Que sert au chien de chasse de saisir le gibier, s'il le relâche aussitôt ?

“L'intelligence trouve la sagesse, la mémoire la garde; si l'une et l'autre font défaut, l'opiniâtreté et l'étude doivent supplier au génie, et il faut repasser souvent ce que l'on a appris et l'écrire, pour suppléer à la mémoire. L'une sert peu, si elle n'est accompagnée de l'autre.” Une illusion, malheureusement trop commune, persuade aux jeunes hommes qu'une fois le cours régulier des études achevé, il ne reste plus rien à faire. Cette illusion est surtout regrettable chez ceux qui exercent des emplois qui demandent des connaissances sérieuses, car il peuvent se rendre gravement coupables en ce qui regarde leurs fonctions. L'ignorance des médecins, des juges, des avocats, des notaires, etc., peut avoir les plus funestes conséquences. Pour eux, il ne suffit pas d'avoir étudié autrefois, car l'expérience l'apprend, on oublie ce que l'on n'a pas soin de se rappeler. Un philosophe chinois a dit: “ Apprenez toujours, mais surtout, si vous savez quelque chose, tâcher de ne point l'oublier.” C'est l'étude seule qui peut préserver de l'oubli. Que ceux mêmes qui n'ont pas à remplir des fonctions exigeant une science particulière, ne se dispensent pas d'étudier, et cela en vue de se rendre utiles et non de se faire un nom; car selon la remarque de Confucius: “ Il y a deux sortes de lettrés, les uns sont des hommes, les autres de petits hommes: les premiers étudient pour connaître et les autres pour être connus.”

“ Dès que vous le pouvez, a écrit pour les hommes Silvio Pellico, c'est pour vous un devoir de cultiver votre esprit. Vous vous rendez par là plus propre à honorer Dieu, la patrie, vos parents, vos amis. L'ignorant, sans doute, peut être bon; nous avons des exemples sous les yeux. Mais nous savons aussi que l'homme instruit peut être également, et qu'il doit même l'être à un plus haut degré. Le savoir n'est nuisible que lorsqu'il est infecté par l'orgueil. Que l'humilité vienne s'y joindre, et vous le verrez porter l'esprit à aimer Dieu, à aimer le genre humain.

“ Tout ce que vous étudiez, appliquez-vous à l'apprendre avec le plus de profondeur qu'il vous est possible. Les études superficielles ne produisent que des hommes médiocres et présomptueux qui ont par devers eux la conscience de leur nullité, et qui n'en sont que plus acharnés à se liguier avec les plus fâcheux personnages de leur sorte, pour crier au monde qu'ils sont, eux, de grands hommes, et que les véritables grands hommes ne sont que des pygmées. De là, ces guerres perpétuelles des pédants contre les esprits supérieurs, des vains déclamateurs contre les vrais philosophes. De là, cette honteuse méprise où tombe quelquefois la multitude, d'élever sur le pavois celui qui crie le plus, et qui souvent sait le moins.

“ Si vous ne pouvez approfondir plusieurs branches des connaissances humaines, parcourez-en légèrement quelques-unes, afin d'acquérir seulement les notions qu'il n'est pas permis d'ignorer; mais choisissez une branche particulière, et concentrez avec force sur ce point toutes vos facultés intellectuelles, et surtout toute votre volonté pour ne demeurer en arrière de personne.

“ En fait d'études, Sénèque nous donne un très bon conseil. Voulez-vous que la lecture laisse en vous des empreintes durables? Bornez-vous à quelques auteurs pleins d'une saine raison, et nourrissez-vous de leur substance. Etre partout, c'est n'être particulièrement nulle part. Une vie passée en voyages fait connaître beaucoup d'hôtes, et peu d'amis. Il en est de même de ces lecteurs avides, qui, sans s'attacher spécialement à un livre, en dévorent des milliers.

“ L'exercice de l'intelligence est important pour un homme de haute condition, non seulement pour l'honnête plaisir et les connaissances qu'il peut en retirer, mais encore parce que la réputation d'homme instruit et ami des lumières lui donnera plus d'influence sur les autres, lorsqu'il s'agira de les déterminer à se bien conduire.

1
1
s
p
p
d
a
p

S
dans
car l'e
bien,
ses a
dans s
des c
chacu
nent p

“ La cause de la religion, de la patrie, de l'honneur, réclame des champions forts, d'abord d'intentions vertueuses, puis de savoir et d'amabilité. Il faudrait que les méchants ne pussent jamais dire avec quelque raison : “ Vous n'êtes pas instruits et vous n'êtes pas aimables.”

“ Mais, pour obtenir la considération attachée à la science, ne feignez jamais des connaissances que vous ne possédez pas. Toutes les impostures sont des turpitudes, sans excepter la mensongère ostentation d'une science qu'on n'a pas ; de plus, il n'est pas d'imposteur dont le masque ne tombe tôt ou tard et alors il est perdu.

“ Quelle que soit l'étude qui fixe votre goût, gardez-vous bien d'un défaut assez commun : celui de vouer à votre science une admiration exclusive, et de mépriser celles auxquelles vous n'aurez pu vous appliquer.”

L'abbé BERTHIER.



Surveillez les passions de vos enfants à mesure qu'elles se développent dans leur jeune cœur ; étouffez les mauvaises, mais encouragez les bonnes ; car l'enfant qui ne connaît que les réprimandes se décourage facilement du bien, et peut se jeter dans le mal ; il doit trouver dans son père et sa mère, ses appuis naturels donnés par la Providence, affections, consolations dans ses petits chagrins, dans ses petites peines, et non des indifférents, des cœurs fermés. Dieu leur demandera un compte sévère de l'âme de chacun de leurs enfants, quelles que soient les bonnes raisons qu'ils donnent pour s'affranchir de la sollicitude qu'ils leur doivent.

UN BAPTEME

— Tu veux que je parte par un mauvais temps, femme : la neige est partout, et elle est nouvelle.

— T'empêchait-elle de descendre, quand tu me faisais la cour ?

— Elle doit être épaisse, dans les clairs de la montagne où le vent l'a soufflée.

— Si le brigadier Gottfried Barth t'entendait, Louis, il dirait que les Alsaciens ont peur de la neige. . .

— Le jeune homme, vivement, haussa les épaules, en signe de défi.

— D'ailleurs, continua-t-elle, cela est nécessaire : tu es un chrétien comme moi, Louis, tu ne voudras pas laisser plus longtemps le petit sans baptême ; il a huit jours déjà ; porte-le en bas ; va querir le parrain et la marraine avec lui ; va faire sonner la cloche pour le petit. . . Ah ! que je regrette de ne pas être dans la vallée, pour entendre sonner le baptême de mon fils !

— Elle parlait couchée dans le lit de noyer d'Alsace, au fond de la chambre et contre la muraille ; elle parlait en fermant à demi les yeux, à cause du jour qui était trop clair. Ses cheveux dénoués encadraient son visage de paysanne, qui n'avait de beauté que sa jeunesse, son teint rose et l'extrême douceur de ses yeux bruns, toujours pleins de son âme. Elle se savait aimée. Elle était habituée à ce qu'on lui cédât. Elle avait choisi, parmi plusieurs prétendants, le garde-chasse d'un riche marchand de fer de Strasbourg, un des rares Alsaciens pur sang que l'administration avait autorisés pour la surveillance des propriétés privées, dans cette zone frontière suspecte et toute peuplée de fonctionnaires venus du nord de l'empire. Et, sans doute, Louis Schmidt ne dépendait pas des forestiers ni des gendarmes du quartier ; mais il était obligé de les ménager, de les saluer, de les héberger à l'occasion, car il eût suffi d'un rapport de police pour que l'autorisation lui fût retirée de dresser les procès-verbaux, d'éconduire les pilleurs de bois et les braconniers, et d'habiter au sommet de la montagne, plus haut que les forêts de hêtres et parmi les sapins une maison qui n'avait de voisins que les arbres, les nuages, la neige et le vent.

— Il fallait une certaine vaillance à la jeune femme pour accepter la longueur de l'hiver. A sa place, plus d'une fille de paysan, comme elle, eût regretté la plaine et montré de l'humeur. Mais elle ne se plaignait de rien. Et cela lui donnait une autorité singulière sur son mari.

Celui-ci, pourtant, contre son habitude, hésitait à obéir. Assis au pied du lit sur une chaise basse, il regardait tantôt sa femme, tantôt la fenêtre par où l'on apercevait d'abord un espace découvert, d'une blancheur souple et molle, puis une lisière décroissante de sapins, dont les branches, chargées de neige et ploquées, avaient l'air d'ombre très noires sous des feuillages de lumière floconneux et légers comme la ouate des nuages. L'homme, maigre et grand, la peau tannée, les sourcils déjà broussailleux et les moustaches relevées, qui rappelaient l'adolescence.

— Si nous n'étions pas si pauvres, dit-il, j'aurais un petit traîneau.

— Qu'en ferais-tu ?

— Je mettrais l'enfant dedans, Rosalie; comment veux-tu que je le porte ? Je ne sais pas, comme toi, les tenir sur un bras, et, d'ailleurs, avec l'épaisseur de neige, qu'il y a...

— Es-tu bien un homme ! Embarrassé pour peu de chose !

Elle se prit à rire, en ramenant le drap sur ses lèvres.

— Mets-le dans ta gibecière, Louis Schmidt, elle est profonde assez, et il dormira là, comme dans son berceau, et le froid ne le touchera pas. S'il s'éveille, s'il crie, tu lui donneras la bouteille de lait que j'envelopperai dans la paille.

Le garde consentit, et décrocha la vaste poche de cuir fauve, pendue au mur, et dont il se servait pour monter les provisions de pain et de légumes secs, de la vallée jusqu'à la cabane, lorsque la saison plus douce rendait facile l'accès du village.

Un quart d'heure plus tard, il fermait la porte de la maison forestière, et faisait le premier pas dans la clairière. La neige était molle; elle couvrait tout le pays, jusqu'aux autres montagnes au delà du Rhin que Louis Schmidt venait d'apercevoir à l'horizon, comme de gros coquillages tachés de sable et d'écume. La descente serait pénible. Il s'engagea bientôt dans la forêt, colonnade innombrable, et si lourdement chargée qu'elle était, contre l'ordinaire, toute immobile et toute muette. Les mousses, les pierres, les pistes avaient disparu. La vue était limitée à un cercle très court, au delà duquel les ténèbres s'appesantissaient, et,

même dans ce cercle, l'ordre habituel des ombres et de la lumière était interverti, et la terre plus pâle que le ciel, un ciel gris de plomb, qu'on eût touché de la main.

Le garde tâtait le sentier, en avant, avec son bâton ferré; il avait mis en bandoulière sur l'épaule droite, le sac gonflé et chaud, qui, parfois, remuait tout seul; il buttait contre des racines ou des cailloux cachés, ou il enfongait jusqu'à la ceinture dans des fondrières invisibles.

Après la sapinière, il fallut franchir une pente de roches friables, inclinées, rayées, en dents de scie par une piste qu'il n'était plus possible de reconnaître, et qui aboutissait à une forêt de hêtres. L'homme savait les multiples dangers de ce couloir, où le vent de la nuit avait amassé la neige. Il y entra quand même résolument, songeant à la route du retour, qui serait plus rude encore. Mais il n'avait pas fait trente pas, qu'il glissa des deux pieds à la fois. Il poussa un cri d'appel, dont l'écho rebondit inutilement de cime en cime, et, attirant d'instinct, sur sa poitrine, la gibecière qui enfermait l'enfant, croisant par-dessus les deux bras, il se sentit subitement plongé dans une nuit glacée et mouvante, précipité avec elle, soulevé et étouffé par elle, incapable de lutter, tandis que ses oreilles s'emplissaient de vacarme et souffraient, comme s'il eût été le battant d'une cloche engloutie et continuant de sonner dans sa course à l'abîme.

La lucidité de l'esprit et sa promptitude sont merveilleuses en ces occasions de mort. Non seulement il comprit le péril, et les décomposa en ses trois éléments de froid, de ténèbres et de vitesse furieuse, mais il revit distinctement, avec une précision rigoureuse de détails, l'image de Rosalie, couchée, et pâle, et attentive en pensée au baptême de son fils; il revit toutes les maisons du bourg, sa mère, son père, des compagnons de sa jeunesse, et même un coq rouge qu'il avait jadis apprivoisé et dont il entendit le chant, à cette minute d'angoisse... Il se retrouva à l'air libre, au pied d'un arbre, étourdi, les épaules meurtries, les jambes blessées en dix endroits par le coupant des pierres. Heureusement, le sac de cuir, protégé par les bras de l'homme, avait gardé son trésor, et seule la bouteille de lait enveloppée de paille s'était échappée de la gibecière, et continuait de rouler sur les flancs de la montagne avec le tourbillon de neige qui ressemblait à une fumée de train.

— Allons, mon petit, dit le père, ce n'est rien; ne pleure pas: c'est ta pelisse blanche qui nous a couler sur le dos!

Il se remit en route, péniblement, à travers la hêtrée, portant l'enfant qui ne s'était pas même éveillé. Il n'avancait guère, et plus d'une heure se passa encore, avant qu'il découvrit, toute brune et large sur la terre blanche, la ferme du Traquet. C'était la vallée, une maison de bois, isolée, proche de la frontière, un peu auberge par conséquent et très indulgente à la contrebande. La fatigue, le froid, l'espoir de sécher ses vêtements à la chaleur du poêle, déterminèrent Schmidt à entrer. Il monta les trois marches, qui étaient trois morceaux non équarris du même tronc de sapin, et frappa à la porte.

L'hôtesse qui ouvrit était de l'Alsace, rude et tendre. Au grand étonnement de Schmidt, elle n'ouvrit qu'à moitié, passa la tête par l'entre-bâillement de la porte, et demanda avec précaution :

— Que veux-tu, Schmidt ? Et qui t'a mis en pareil état ? Réponds-moi tout bas.

Il expliqua pourquoi il descendait de la montagne, et ce qui lui était arrivé.

Alors elle dit rapidement, demi-plaisante et demi-sérieuse :

— J'ai chez moi, depuis deux heures, le brigadier Gottfried Barth. Il est aux deux tiers ivre, et je ne peux pas le chasser... Il n'aurait qu'à vouloir être le parrain de ton fils !... Entre tout de même, si tu ne peux pas aller plus loin.

L'Alsacien aperçut vaguement, dans l'ombre de la salle, un homme vêtu de l'uniforme gris vert à passe-poils verts, qui est celui des forestiers allemands. Il fit signe à l'hôtesse qu'il resterait dehors, but un verre d'eau-de-vie qu'elle lui tendit, et reprit sa route dans la neige.

Quand il se présenta au presbytère de la petite paroisse frontière, il était tellement las qu'il s'évanouit, ou s'endormit, et cela dura deux heures...

En revenant à lui, le garde-chasse Louis Schmidt fut de nouveau étonné. De plusieurs maisons à pignons pointus et à croisillons de bois, des amis étaient sortis pour assister au baptême, des Alsaciens de tout âge, quelques-uns notables du village, et qui portaient encore le gilet à boutons de métal. Ils se tenaient sous le porche, de l'église, de l'autre côté de la rue. Là aussi attendait le sacristain, allant et venant, avec un cierge gaufré dans la main ; plus près, dans la cuisine chaude où le garde avait eu tout juste la force d'entrer et de s'asseoir, la servante du curé, sèche, proprette et sans âge, comme une noisette, portait, couché sur ses bras, le nouveau-né qui jamais n'avait été pareillement habillé : bonnet ruché, robe blanche et chaussons blancs, toute une

parure prêtée par un parent du bourg. Les parents eux-mêmes faisaient cercle, des anciens, des moyens, des jeunes, et les filles avaient mis leur nœud noir du dimanche, deux fois gros comme leur tête. Le curé prit la main de Louis Schmidt; il riait d'émotion; il avait, sur son visage carré, le contentement naïf des surprises qu'on fait aux autres.

— Ecoute à présent, dit-il, si ça n'est pas une musique !

Les cloches du bourg sonnaient un carillon comme les riches seuls peuvent s'en offrir, si varié, si joyeux et si long, que les moineaux, se demandant sans doute si Pâques n'était pas revenu, se mettaient à pépier sous les toitures de chaume.

— J'ai voulu te remercier, Louis Schmidt, d'être un homme de tant de foi et de si joli courage. Tu donnes un exemple: j'en donne un autre.

Ce fut une belle, fête, ce baptême d'un petit pauvre, et, quand elle fut finie, le père avait une larme sur ses joues sèches.

— Ah ! dit-il, ce n'est que trop beau pour nous, et je n'y vois qu'un malheur, c'est que Rosalie n'ait rien entendu de là-haut !

Mais il était écrit que, ce jour-là du moins, les rêves de l'homme seraient accomplis.

Au moment de repartir, comme l'après-midi s'avavançait il vit que les deux enfants de chœur avaient chaussé leurs souliers de montagne et pris leur bâton pour l'accompagner. L'un d'eux, grand déjà et robuste, lui tendait en riant le sac de cuir, fleuri, on ne sait par qui, de vingt roses de mousseline, de celles dont on fait les guirlandes. L'autre avait les poches de sa veste gonflées outre mesure. "Provisions de voyage", pensa le garde.

Il se trompait. Le plus jeune emportait deux clochettes à manche de bois, et qui sonnaient comme de l'argent pur.

Et voilà comment, dans la nuit transparente, dans le clair d'étoiles et le clair de neige, trois voyageurs finirent par atteindre le sommet de la montagne; comment Rosalie tout à coup, entendit le carillon qui chantait à la lisière des sapins et qui s'approchait; comment elle vit son fils, qui revenait baptisé, couché au fond de la gibecière qu'une main amie avait fleurie; et comment ses yeux, tout plein de son âme, s'épurent à la fois de plusieurs joies mêlées.

RENÉ BAZIN.



Primes aux Abonnés du "Propagateur"

Tout abonné qui nous fera parvenir le prix de son abonnement (50 cents) pourra choisir une des primes No. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, ou 12. Les primes Nos. 13, 14 et 15 sont soumises à des conditions particulières.

Ces primes annulent toutes celles annoncées précédemment.

PRIME No. 1.—Comprenant 2 volumes: Imitation de Jésus-Christ, traduction de Lamennais (690 pages).—Introduction à la vie dévote, par S. François de Sales (580 pages).

PRIME No. 2.—Six volumes: Trésor de la vie spirituelle, par S. Bonaventure, 400 pages.—Auréole de la Mère de Dieu, nouveau mois de Marie, 340 pages.—Charité envers les âmes du Purgatoire, 125 pages.—Recueil de prières spéciales pour les pèlerinages, 300 pages. L'Ange Conducteur du premier communiant.—Exercices de piété pendant la Sainte Messe.

PRIME No. 3.—Six volumes: Caractères de La Bruyère, édition annotée, 2 volumes 400 pages.—Théâtre choisi de Calderon, 2 volumes 400 pages. Pompée et le menteur, par Corneille, 1 volume.—Oraisons funèbres de Bossuet, 1 volume

PRIME No. 4.—2 volumes: L'Epave, roman, par Marie Alfred Nettement, 250 pages.—Avec et sans dot, roman, par Etienne Marcel, 281 pages.

PRIME No. 5.—2 volumes: A travers le monde, aventures de voyages, avec gravures, 200 pages.—Dans le tourbillon du monde, roman, par Veldenz, 275 pages.

PRIME No. 6.—2 volumes: Frédéric Ozanam, par Maxime de Montrond, 1 volume 288 pages.—La Vérité en politique ou études sur le Pouvoir dans la société, par l'abbé Sénigon, 1 volume 500 pages.

PRIME No. 7.—2 volumes: La Fille à acques, roman, par Deslys, 370 pages avec gravures.—Le ouquet de lin, roman, par Vattier, 300 pages.

PRIME No. 8.—2 volumes Pt. in-8 avec gravures: Friquet—Les Pays nouveaux: l'Afrique, le Pôle.

PRIME No. 9 (exceptionnelle).—3 volumes, par Mgr Charles Gay: De la Chasteté — De la Charité envers le prochain — Le Ciel, le Purgatoire, la Terre.

PRIME No. 10.—La Vénérable Mère Julie Billiard, fondatrice et première supérieure générale de l'institut des Sœurs de Notre Dame, à Namur, par le P. Ch. Clair, S.J. 1 beau volume grd. in-8° de 413 pages.

PRIME No. 11.—Ouvrage très remarquable: Esclaves, serfs et mainmortables, par Paul Allard. L'esclavage en Orient, chez les Juifs, à Rome: l'Eglise et l'esclavage, les esclaves martyrs; le servage et les invasions, la vie d'un serf au 9e siècle, les derniers mainmortables en France, 1 volume, 300 pages.

PRIME No. 12.—100 cartes postales illustrées, jolis dessins; types militaires, vues du vieux Paris, vues du Paris moderne, etc.

PRIME No. 13.—Eléments de Physique, par Félix Fraiche. 1 fort volume de 700 pages avec très nombreuses gravures, bonne reliure. (Pour recevoir cette prime *franco* il faut ajouter 12 cents (en tout 62 cents).

PRIME No. 14.—Pour cette prime absolument exceptionnelle, il faut ajouter 50 cents au prix de l'abonnement (en tout \$1), 2 volumes, ensemble de plus de 1,500 pages, avec de très nombreuses gravures, reliure toile et tranche dorée: Histoire de France continuée jusqu'en 1873, par Emile Bonnechose.

PRIME No. 15.—Album de l'Univers catholique, in 4°, cartonné, contenant 60 splendides illustrations. (Pour cette prime il faudra ajouter 15 cents pour le port, 65 cents en tout).

N.B. Toute personne qui nous fera parvenir le prix de 5 abonnements aura droit à une prime supplémentaire, soit en tout six primes, à choisir dans les Nos. 1 à 12; si l'on choisit dans les Nos. 13 à 15 il faudra ajouter le supplément exigé pour ces numéros.

